

Laurence Gaud

À la grâce de Neptune

TEMPS
IMPOSSIBLE

*Couverture : Fred Grivaud
Corrections : Marie-Laure Jeunet*

Du même auteur

- Le trou sans fond (EDILIVRE, 2009)
- La galerie des brumes (EDILIVRE, 2010)
- L'île du bout du bois (EDILIVRE, 2010)
- Contes ténus (EDILIVRE, 2012)
- Dites-le avec des fleurs : La tulipe est une salope (Hérisson, 2013)
- Les enfants de la foudre (EDILIVRE, 2014)
- La fleur du mâle (Rhubarbe, 2014)
- Histoires de dire (EDILIVRE, 2016)
- La ferme ! (2016)
- Mort au crabe ! (Temps Impossibles, 2017)
- Les beaux laids-gumes (2020)

ISBN : 978-1-008-91014-0

© Éditions Temps Impossibles 2021

2 rue du sergent Bornet, F-89400 ORMOY

<http://www.tempsimpossible.com>

Email : contact@tempsimpossible.com

À la grâce de Neptune

Une soirée mémorable

L'ambiance était d'enfer. La musique un peu désuète. Mais les vieux tubes des années 70 et 80 avaient l'avantage de faire bouger tout le monde. On se trémoussait joyeusement sur le dance-floor. Tous connaissaient les paroles et même parfois les chorégraphies populaires de ces airs inoubliables. La professeure d'anglais, Madame Ruty, et la documentaliste, Madame Somer, s'étaient jointes aux élèves sur la piste de danse, au grand dam de Monsieur Illiak, le professeur de français, qui les avait abandonnés depuis un bon quart d'heure pour rejoindre sa cabine. Il était 23 heures, et il estimait qu'il était largement temps de se coucher. La journée du lendemain allait être fatigante. Les élèves et les deux adultes avaient fait mine de ne rien entendre de ses sages conseils. Le voyage de retour, après une dizaine de jours passés sur l'île de Malte, semblait épuisant aux yeux de ce pauvre enseignant. Dépité, Monsieur Illiak avait quitté la boîte de nuit du bateau dans l'indifférence la plus complète. Il avait pourtant été enthousiaste à l'idée de faire une croisière. Pour le retour depuis Malte, après un séjour linguistique sur l'île anglophone, ils devaient aborder en Grèce, pour une rapide visite d'Athènes, le lendemain matin. Ensuite, dans la soirée, le Titan reprendrait la mer, passerait le canal de Corinthe, pour les débarquer à Venise où ils resteraient deux jours. La nuit était prévue dans une auberge de jeunesse, à côté du musée Guggenheim. Ils prendraient ensuite le train de nuit depuis la

Laurence Gaud

gare de Venise pour rentrer à Dijon et retrouver leur famille.

Les adolescents, élèves en classe de troisième au collège Guillaume Apollinaire, étaient ravis de ce périple. Les trente-deux garçons et filles, la classe au complet, participaient au voyage. Leur professeure principale et les accompagnateurs avaient tout mis en œuvre pour que personne ne soit laissé sur la touche et que tous puissent prendre part à cette belle aventure. Les difficultés financières avaient été aplanies car tout le monde avait activement aidé à la vente de bulbes, galettes et brioches. Ils avaient gagné une petite fortune. Des bourses avaient été attribuées, et la conséquence de cet élan de solidarité était que toute la classe dansait là, dans la boîte de nuit, à fond de cale du ‘Titan’.

Le bateau était un tantinet vieillot. De la rouille dégoulinait au bord des hublots et le long des garde-fous sur le pont.

Les profs les avaient fait marcher en leur expliquant avec grand sérieux qu’il fallait bien repérer les canots de sauvetage et les gilets. Vu l’âge du navire, ils en auraient sûrement besoin sous peu... Ils avaient évidemment tous vu *Titanic* ! *Titan...* *Hic !*

Mais là, dans le ventre du bateau, point de hublots ni de rambardes, et donc, pas de taches de rouille alarmantes. Toute la salle avait été repeinte fraîchement d’une couleur bleu nuit, avec des particules qui scintillaient dans le faisceau des spots. Ils se laissaient aller au plaisir de la danse et à la joie d’être ensemble, jeunes, insouciants et pleins de vie.

Ils étaient à fond dans *Alexandrie, Alexandra* de Claude François, quand toutes les lumières s’éteignirent d’un coup. Les danseurs poussèrent des ‘Hou’ de reproche et de frustration, leur élan artistique coupé net. On riait, on se bousculait un peu. Les filles poussaient de petits cris de fausse frayeur, et les garçons tentaient avec succès de les effrayer

À la grâce de Neptune

pour de bon. Mais après plusieurs minutes de noir complet, le silence se fit progressivement. C'est seulement à ce moment-là qu'ils purent entendre la sirène d'alarme que leurs cris avaient couverte. Ils se resserrèrent tous en un groupe compact. La voix de leur professeure d'anglais se voulait rassurante.

— Allons vers la porte de sortie, tenez-vous par la main, et chacun votre tour, vous donnez votre numéro de position. Un, deux, trois... Et ainsi de suite jusqu'à trente-deux. Madame Somer fermera la marche. Je passe en premier.

Madame Ruty pris la main de l'élève le plus proche qui aussitôt annonça :

— Un !

Chacun accrocha un camarade en une chenille improvisée et clama fort son numéro. Quand les trente-deux eurent crié leur chiffre, Madame Somer donna le signal attendu, et tous se mirent en marche en direction de la porte. Il fallait faire vite, car ils n'avaient entendu l'alarme que fort tard, et ils ne savaient pas depuis combien de temps elle était activée.

— Ça y est, je suis à la porte, reculez un peu que je puisse ouvrir.

La professeure d'anglais parlait d'une voix posée, et les adolescents restaient calmes. Quelques-uns avaient allumé la torche de leur portable, et éclairaient Emma Ruty qui semblait avoir des difficultés avec la porte.

— Je ne peux pas ouvrir, s'exclama-t-elle d'une voix blanche. La poignée ne tourne pas. Elle s'arc-bouta sur l'espèce de volant qui permettait d'ouvrir la lourde porte, sans résultat. Il y avait bien un hublot dans la porte, mais le volet extérieur était baissé. La panique s'empara alors des élèves, et chacun voulut essayer de décoincer cette maudite manivelle. Ce fut peine perdue. Ils étaient prisonniers de la boîte de nuit, coincés comme des rats au fond de la cale.